

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 11 septembre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

An même temps, pour narguer ou bien pour sa propre satisfaction, il leur faisait les plus étonnantes grimaces qu'on puisse voir sur la face du plus laid des singes.

C'est alors que les domestiques riaient aux éclats.

Parfois, le malin animal, qui paraissait s'amuser beaucoup, se laissait approcher de très près; mais, aussitôt qu'une main s'avancait pour le saisir, il jetait un cri qui équivalait pour lui à un éclat de rire moqueur, et d'un bond il se mettait hors d'atteinte.

La chasse au singe aurait pu durer ainsi jusqu'à la nuit et recommencer le lendemain sans plus de succès, si le quadrumane lui-même n'eût jugé à propos d'y mettre fin.

Tout en faisant ses exercices de gymnastique et de superbes sauts périlleux, comme s'il eût tenu à prouver qu'il était le Léopard des singes, il arriva sur un polonia, en face de la fenêtre que Maurice venait d'ouvrir. Soudain, il se suspendit à l'extrémité d'une branche, se balançant, prit son élan et, d'un bond, s'élança dans le cabinet.

Maurice s'empressa de fermer la fenêtre.

Sans façon et comme si tout lui fût permis, l'animal s'était campé sur un guéridon. Tournant rapidement la tête et faisant jouer ses prunelles jaunes, il regardait autour de lui avec un air de grand contentement.

—Ah! ah! lui dit Maurice, te voilà mon prisonnier. Il n'est vraiment pas farouche, continua-t-il, il est même familier. Maintenant, il faudrait savoir à qui il appartient. C'est peut-être un pensionnaire du jardin d'Acclimatation.

—Non, reprit-il après avoir réfléchi un instant, un singe du jardin d'Acclimatation ne serait pas venu jusqu'ici; il doit appartenir à quelqu'un du voisinage. Demain je ferai prendre des informations; la nuit va venir, il est trop tard ce soir. Après tout, je peux bien offrir l'hospitalité à un singe pendant une nuit.

Il sonna son valet de chambre.

—Joseph, ne savez-vous pas à qui appartient cet animal? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—Selon toute apparence, son propriétaire demeure près d'ici, et je suis convaincu qu'on est déjà à sa recherche. Dès que vous entendrez dire qu'un singe a été perdu, vous vous ferez donner le nom de la personne à qui il appartient et aussitôt vous me préviendrez. En attendant, je vais le garder ici. Peut-être a-t-il faim. Allez prendre à l'office deux ou trois massepains et des fruits, et vous les lui apporterez.

Un instant après, le singe, qui décidément était sans gêne, grignotait un biscuit avec une satisfac-

tion visible et mordait à belles dents dans une pomme d'api.

Le lendemain, vers neuf heures, le valet de chambre vint trouver Maurice et lui dit :

—Le singe appartient à une dame, une princesse, qui demeure à côté, rue Lauriston. Elle l'aime beaucoup, paraît-il, et elle est désolée de l'avoir perdu. Ses domestiques ont été sur pied une partie de la nuit pour le retrouver, et aussitôt le jour venu, ils se sont remis à sa recherche.

—En ce cas, dit Maurice en souriant, nous aurons le plaisir de consoler madame la princesse.

—Les domestiques sont aussi très inquiets; ils ont peur d'être congédiés, car c'est par leur faute que le singe s'est échappé. Ce n'est qu'à la nuit qu'on s'est aperçu de sa disparition.

—Eh bien, Joseph, nous n'avons qu'une chose à faire : rendre à la princesse son singe. Alors, n'ayant plus de chagrin, son courroux s'apaisera et ses domestiques seront rassurés. Vous allez donc le prendre et le porter immédiatement chez sa maîtresse. Si vous voyez cette dame, vous lui direz :

—J'ai eu cet honneur, monsieur, et Miko est passé de mes bras dans les siens.

—C'est une dame âgée?

—Elle est jeune, au contraire, monsieur, et de plus d'une beauté merveilleuse.

—Ah! fit Maurice en souriant, il paraît que vous n'avez pas eu peur de regarder une princesse.

—Dame, monsieur ne m'avait pas ordonné de mettre un bandeau sur mes yeux, répliqua Joseph. Je dois vous dire aussi que madame la princesse m'a offert une gratification.

—Que vous avez refusée, je pense?

—Oui, monsieur. Le valet de chambre de M. Maurice Vermont sait le respect qu'il doit à son maître.

—C'est bien, Joseph, je suis content de vous.

—Alors, madame la princesse m'a chargé pour vous de tous ses remerciements.

—Quel est son nom?

—Princesse Ramidoff.

—Ah! c'est une princesse russe!

—Qui parle admirablement le français.

—Cela n'a rien d'étonnant; en Russie les gens riches, les grands seigneurs, parlent la langue française aussi bien et souvent mieux que nous. Eh bien, Joseph, je suis enchanté que nous ayons eu l'occasion d'être agréable à une princesse russe, jeune et belle.

Sur ces mots, Maurice sortit pour monter à cheval et faire une promenade de deux heures à travers le bois de Boulogne, comme il en avait l'habitude.

A midi, quand il rentra, il ne pensait déjà plus ni à la princesse russe, ni au singe Miko.

III

Pendant que Maurice Vermont faisait sa promenade à cheval, curieuse comme le sont la plupart des femmes, la princesse Ramidoff eut le désir de savoir ce qu'était ce M. Vermont qui avait eu l'obligeance de recueillir chez lui son singe et de le lui renvoyer.

Après avoir causé un instant avec Louise, sa femme de chambre, celle-ci se mit aussitôt en campagne pour se faire donner les renseignements que voulait avoir sa maîtresse.

La princesse Ramidoff demeurait depuis deux mois seulement rue de Lauriston, mais Louise connaissait déjà plusieurs personnes dans le quartier, entre autres l'épicier, la fruitière et la femme d'un pâtissier-glacier, qui avait ouvert boutique avenue d'Eylau, à peu de distance de l'hôtel de Maurice Vermont.

C'est à cette dernière

qu'elle s'adressa, pensant bien qu'ayant intérêt à connaître toutes les bonnes maisons dans son voisinage, elle pourrait parfaitement la renseigner.

Elle ne s'était pas trompée.

—M. Maurice Vermont est notre client, lui dit la femme du glacier; c'est un beau jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, immensément riche. On dit qu'il a plusieurs millions de rente; du reste, on peut le croire en voyant son train de maison. C'est en Amérique que ses parents, morts aujourd'hui, ont gagné la grande fortune qu'il possède. Il n'y a pas plus de six mois qu'il habite avenue d'Eylau; l'hôtel est à lui, il l'a fait meubler somptueusement. Son installation lui a certainement coûté plus de deux millions. Il a, je crois, six ou sept domestiques.

—Une ou deux fois chaque semaine, continua la femme, M. Vermont reçoit quelques personnes à



Elle se plaça devant une glace dans laquelle elle se vit de la tête aux pieds.—(Page 82, col. 3).

que son singe a été très convenable, qu'il a dîné hier soir, déjeuné ce matin, qu'il n'a rien cassé ni déchiré, qu'il a eu l'obligeance de nous faire beaucoup de grimaces; enfin, vous lui direz que j'ai été heureux de lui donner l'hospitalité.

Le valet de chambre s'empressa d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Il revint au bout d'un quart d'heure.

—Eh bien? l'interrogea Maurice.

—Madame la princesse est consolée, répondit-il; je crois qu'elle s'en tiendra aux reproches qu'elle a faits à ses domestiques. Après avoir adressé à Miko, —c'est le nom du singe,—une verte remontrance pour s'être permis d'aller faire des visites sans en avoir la permission, il a été immédiatement remis en cage.

—Avez-vous vu la princesse?

diner, toujours les mêmes, ce qui indique qu'il ne connaît encore que peu de monde à Paris. C'est surtout en achetant des tableaux et des objets d'art qu'il dépense son argent. Et puis, il est très charitable et je sais qu'il fait beaucoup de bien. Une femme d'un certain âge est chargée de distribuer les secours qu'il envoie aux pauvres gens qui s'adressent à lui. Elle m'a dit que, dans le mois de janvier, M. Vermont avait donné ainsi plus de dix mille francs. Je peux vous dire encore que ses domestiques se jetteraient dans le feu pour lui ; cela prouve qu'il sait se faire aimer et que c'est un bon maître.

—Il pense probablement à se marier, dit Louise.

—Il en a le droit, car il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse ; mais je n'ai pas encore entendu parler de mariage.

—Il est possible aussi qu'il ne veuille pas se marier.

—Quant à cela, je n'en sais rien. M. Vermont sort tous les jours, le matin à cheval, le tantôt en voiture et souvent à pied ; sa vie est des plus régulières ; tous les soirs il dîne chez lui, et je suis à peu près certaine qu'il ne décroche jamais.

Louise n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Elle remercia l'obligeante boutiquière et s'empressa de revenir chez sa maîtresse pour lui faire à son tour l'éloge de M. Maurice Vermont.

Le jeune millionnaire sortait de table et venait d'allumer un cigare, lorsque Joseph lui apporta une lettre, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, car le maire de son arrondissement, le curé de Saint-Philippe et des dames patronnesses d'œuvres de bienfaisance, écrivaient souvent à Maurice pour lui signaler des misères à soulager.

—Cette lettre vient d'être apportée par un domestique, dit le valet de chambre ; ce n'est pas à moi qu'il l'a remise, mais je l'ai vu traverser la cour de l'hôtel, et j'ai reconnu la livrée de madame la princesse.

—Ah ! fit Maurice étonné. C'est bien, ajouta-t-il.

—Joseph se retira.

—De nouveaux remerciements de la belle princesse russe, sans doute, pensa le jeune homme ; un prétexte pour me donner des nouvelles de son singe.

Il déchira l'enveloppe et ouvrit la lettre qui répandit aussitôt un doux parfum de violette. Maurice, qui s'y connaissait, remarqua que l'écriture très fine était jolie, hardie, élégante.

Voici ce qu'il lut :

Monsieur,

En vous apprenant que mon singe Miko a beaucoup d'affection pour moi, qu'il m'a été donné par le prince mon mari, que je me suis attachée à lui en souvenir de l'amour que j'ai perdu, c'est vous dire la joie que j'ai éprouvée ce matin lorsqu'on m'a rapporté Miko de votre part.

Je vis dans une solitude complète, mais si je ne craignais pas de perdre un de vos instants, je vous prierais de venir recevoir mes remerciements avec le témoignage de ma reconnaissance.

PRINCESSE OLGA RAMIDOFF

—Cette grande dame russe s'exagère beaucoup le petit service que je lui ai rendu, se dit Maurice, et j'étais loin de me douter que le singe Miko me donnerait des droits à la reconnaissance d'une princesse.

Un sourire effleura ses lèvres.

—C'est clair, reprit-il, elle m'invite à lui faire une visite.

Il resta un instant songeur.

—C'est évident, murmura-t-il, cette invitation de la part d'une jeune femme qui ne me connaît pas du tout est un peu singulière. Soit, mais elle est convenable. Allons, c'est décidé, j'irai voir la princesse Ramidoff. J'éprouve, maintenant, le plus vif désir de la connaître. Et tout cela à cause d'un singe.

Celle qui s'était appelée Suzanne Vernier, qu'on avait connue à Paris quatre ans auparavant, sous le nom d'Andréa la Charmeuse, était réellement princesse Ramidoff. Et pour que rien ne manquât à son nom russe, dédaignant également les prénoms de Suzanne et d'Andréa, elle s'était donné celui d'Olga, lequel n'a que le défaut d'être très commun en Russie. Mais c'est peut-être pour cette raison que Suzanne l'avait choisi et préféré à un autre.

Comme Henri de Manoise, le marquis de Soubreuil et d'autres, qui avaient subi le charme d'Andréa, sans qu'elle-même s'en doutât, le prince Alexis Ramidoff aime Suzanne ardemment.

Cependant, il ne fut pas aimé davantage que ne l'avaient été Henri et Maxime ; mais, plus heureux que ces deux victimes de l'insensibilité de la jeune femme, elle consentit à accepter son nom. Ce n'était pas tout à fait son rêve, son ambition lui ayant montré d'autres splendeurs, mais, en attendant un titre plus sonore et plus éblouissant, elle crut devoir se contenter de celui de princesse.

Le mariage eut lieu dans un gros village appartenant au prince. Pendant trois mois il y eut au palais Ramidoff des fêtes et des réceptions splendides. Des hommages qui lui furent rendus enivrèrent la princesse. Et quand, plus tard, avec le prince, elle parcourut ses domaines, et qu'elle se vit partout acclamée et fêtée, elle put s'imaginer dans son enthousiasme qu'elle était vraiment une reine.

Ne portait-elle pas une couronne ? N'avait-elle pas la jouissance du triomphe ?

Parfois, pourtant, elle pensait encore à Marangue et à sa petite sœur Georgette, mais elle s'empressait de chasser ces souvenirs importuns, qui obscurcissaient les rayonnements de son front radieux.

Depuis qu'elle avait quitté la France, la princesse avait le goût des voyages ; elle désira voir le Caucase et la Sibérie. Le prince, qui ne cherchait qu'à lui être agréable, fut trop heureux de la satisfaire. Après ce premier et long voyage, ils en firent un second en Orient et en Asie.

Ils étaient de retour à Saint-Petersbourg, et ils projetaient d'aller passer le prochain hiver à Paris, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Allemagne. Les événements qui se succédèrent avec une effrayante rapidité les retinrent en Russie.

La princesse s'était fait une joie de revenir à Paris, car, après avoir vu les principales villes d'Europe et d'Asie, elle était plus que jamais convaincue qu'il n'y a dans le monde entier qu'une seule ville agréable sous tous les rapports, et que cette ville est Paris.

Le prince n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'elle était contrariée.

—Dès que la paix sera faite, lui dit-il, nous nous mettrons en route pour la France, et si vous vous plaisez à Paris, je prendrai mes mesures pour que nous puissions nous y installer tout à fait. Nous n'aurons pas même besoin de venir chaque année en Russie.

Ces paroles ne donnèrent à la princesse qu'une demi-satisfaction.

Souffrit-elle de savoir que les Allemands victorieux avaient envahi la France, qu'ils rançonnaient, pillaient et incendiaient des villes et des villages ? Souffrit-elle en apprenant qu'ils se répandaient jusqu'au cœur de la France, que Marangue était en leur pouvoir et qu'ils bombardaient Paris ? Nous ne saurions le dire. Quoi qu'il en soit, elle trouva que Saint-Petersbourg était une ville bien froide, bien monotone et elle s'y ennuya absolument.

Enfin, la paix était faite, et, après les mauvais jours de la Commune, l'armée de Versailles occupait Paris.

—Il ne me reste plus que quelques affaires à terminer, dit un jour le prince à la princesse ; dans un mois nous pourrons partir.

La semaine suivante le prince tomba malade et fut forcé de garder le lit. Ce n'était qu'une indisposition ; mais une fièvre typhoïde, qui ne tarda pas à se déclarer, aggrava sa situation. La neuvième jour il mourut.

Comme elle n'avait jamais aimé son mari, la princesse n'éprouva point une grande douleur ; toutefois, comme les convenances l'exigeaient, elle se montra suffisamment affligée pour qu'on crût à ses regrets.

Le prince Ramidoff avait des héritiers, il fallut liquider la succession. Cela dura deux grands mois. Toute la lignée des Ramidoff s'empara des domaines du prince Alexis, de ses châteaux, de ses maisons. Les héritiers, — c'était leur droit, — ne laissèrent à la veuve que ce qu'ils ne purent pas lui enlever ; ses bijoux et un douaire de quinze cent mille francs. Ce douaire n'était pas la vingtième partie de la fortune du prince Alexis.

La veuve se dit qu'une femme pouvait parfaitement vivre en France avec soixante-quinze mille francs de revenus, et ce qui achevait de la consoler, c'est qu'on ne pouvait pas lui reprendre son titre de princesse.

N'ayant plus rien à faire en Russie, elle se mit en route pour la France et arriva à Paris dans les derniers jours de septembre. Elle prit à l'hôtel des Princes un logement composé de trois pièces : un petit salon, sa chambre et une autre chambre pour Louise, sa servante, dont la fidélité et le dévouement, comme nous l'avons déjà dit, étaient à toute épreuve.

Dès le lendemain, elle se mit en relations directes avec un homme d'affaires, le même qui avait autrefois vendu son mobilier de la rue Pasquier. Elle n'eut d'ailleurs qu'à se louer de ses services et des conseils qu'il lui donna.

Cet homme lui indiqua les meilleurs moyens de placer son argent ; c'est encore lui, quand il lui eut fait acheter rue Lauriston un charmant petit hôtel, à des conditions exceptionnellement avantageuses, qui traita avec un tapissier pour l'ameublement. Ce tapissier, homme de goût, avait créé un intérieur charmant, frais, élégant, coquet, digne de servir de cadre à la resplendissante beauté de la jeune princesse.

Une fois chez elle, la princesse Olga avait acheté deux chevaux et une voiture et pris, en même temps, trois nouveaux domestiques : une cuisinière, un cocher et un valet de pied.

Presque tous les jours elle sortait en voiture pour faire une promenade au Bois, aux Champs-Élysées ou sur les boulevards, mais sans étalages de toilette, comme si elle eût craint d'être remarquée. De même, quand elle allait au spectacle, elle évitait de se montrer.

Elle pouvait supposer que depuis quatre ans elle était complètement oubliée ; mais si les événements récents avaient changé bien des choses, elle ne s'illusionnait pas à ce point de croire qu'il était difficile qu'on reconnût Andréa la Charmeuse.

Dans tous les cas, qu'avait-elle à redouter ? Pour elle, c'était l'inconnu. Mais elle obéissait évidemment à un sentiment de réserve et de pudeur instinctives.

Si coupable que fût Suzanne, et elle l'était beaucoup plus par la tête que par le cœur, elle avait ses susceptibilités et ses délicatesses.

La princesse Ramidoff avait le respect du nom qu'elle portait et qu'un honnête homme lui avait donné.

Elle n'était, vraiment, ni courtisane, ni une éhontée, ni une femme vénale.

Esclave d'une idée fixe, affolée d'une ambition étrange, elle avait marché dans la vie presque inconsciente et comme prise de vertige, poussée par la fatalité.

Et pas à pas, jusqu'au bout, cette inexorable fatalité devait l'étreindre et marcher avec elle.

IV

En écrivant à Maurice Vermont pour l'inviter à venir chez elle, la princesse Ramidoff avait subi l'entraînement d'un sentiment de reconnaissance irréflecti peut-être, mais sincère. Elle avait voulu savoir ce qu'était Maurice ; c'était une curiosité de femme toute naturelle ; et cette curiosité devint plus grande encore quand elle sut tout le bien qu'on disait du jeune homme. Alors elle désira le voir, elle voulut le connaître.

Elle ne pensa point que Maurice pouvait s'éprendre d'elle ; pourtant elle connaissait le pouvoir de sa beauté et devait savoir que son regard possédait toujours son étrange puissance.

Elle était séduisante, elle séduisait même sans le vouloir. Le baron de Manoise, le marquis de Soubreuil, le prince Ramidoff avaient été charmés ; mais ils ne purent dire qu'elle les avait provoqués par un jeu quelconque de coquetterie.

Le domestique, qu'elle avait chargé de porter son invitation, revint et lui dit :

—Monsieur Maurice Vermont était chez lui ; on lui a remis aussitôt la lettre de madame la princesse.

Elle le remercia d'un mouvement de tête.

—S'il doit venir, se dit-elle, c'est ce soir que je le verrai.

Elle se plaça devant une glace dans laquelle elle se vit de la tête aux pieds.

—Oui, murmura-t-elle, je suis bien ainsi pour recevoir M. Vermont.

Elle s'assit sur sa causeuse, prit un livre et continua distraitemment une lecture commencée. Mais elle levait souvent la tête pour regarder la pendule. Celle-ci sonna quatre heures. La princesse ferma son livre et le jeta sur un guéridon.

—M. Vermont ne viendra pas, dit-elle ; le temps est très beau, il est sans doute allé faire une promenade au Bois. Je pourrais sortir jusqu'à six heures, continua-t-elle ; mais, non, je préfère rester. Je suis ennuyée, nerveuse, pourquoi cela ? Est-ce que je suis contrariée de ce que ce monsieur n'est pas venu ? Non, ce ne peut pas être cela.

Et un mystérieux sourire se posa sur ses lèvres. En même temps son regard se porta de nouveau sur le cadran de la pendule.

Soudain, il lui sembla qu'elle venait d'entendre sonner un timbre. Elle tendit avidement l'oreille. Un bruit de pas se fit entendre dans le salon. Elle se leva brusquement. La porte du boudoir s'ouvrit :

—M. Maurice Vermont, annonça Louise.

—M. Maurice Vermont peut entrer, répondit-elle.

Et aussitôt son visage s'éclaira et son front devint rayonnant.

Maurice, en toilette de ville très élégante, pénétra dans le boudoir tout imprégné de ce même parfum de violette qu'il connaissait déjà.

—Je réponds à la gracieuse invitation de madame la princesse, dit-il en s'inclinant respectueusement.

—Je suis très flattée, monsieur, de l'empressement que vous y avez mis, répondit-elle ; mais comme je suis très franche, je vous avouerai que je vous attendais.

Maurice s'inclina de nouveau.

—Veuillez vous assoir, monsieur, dit-elle, en lui montrant un fauteuil.

Elle-même reprit sa place sur la causeuse en face du jeune homme.

Alors, Maurice put la regarder. Complètement ébloui, il ne chercha même pas à cacher son admiration. Il était subitement tombé dans une sorte d'extase. Certes, il ne pouvait guère, à ce moment, se rendre compte de ce qui se passait en lui ; mais, s'il eût été moins vivement impressionné et plus maître de lui, il aurait reconnu que ses sensations n'étaient pas sans analogie avec celles qu'il avait éprouvées le jour où, pour la première fois, il s'était trouvé en présence de Georgette.

La voix douce et mélodieuse de la jeune femme le rappela à lui-même, sans que pour cela il sortit de son ravissement.

—Vous avez été bien obligeant et bien bon, lui dit-elle ; j'ai su par votre domestique ce que vous avez fait pour Miko ; je ne saurais trop vous remercier. Ce n'est qu'un singe, mais vous avez compris qu'on pouvait avoir de l'affection pour un animal qui s'est attaché à vous. J'ai eu un véritable chagrin ; je croyais Miko perdu ; je n'ai pas besoin de vous dire la joie que j'ai ressentie lorsque votre domestique me l'a rapporté.

—Madame la princesse, répondit Maurice, je n'ai qu'à me féliciter de ce que le hasard a conduit Miko chez moi, puisque j'ai eu le bonheur de vous être agréable, et que c'est à ce même hasard que je dois l'honneur de vous connaître.

—Bien que nous soyons voisin je n'avais pas encore entendu parler de vous, monsieur Vermont, et pourtant vous êtes bien connu. Il est vrai que je sors très peu et que je ne vois personne. J'ai quitté la Russie après la mort du prince mon mari, et je suis à Paris depuis quelques mois seulement.

—Vous êtes une nouvelle Parisienne comme je suis un nouveau Parisien ; il n'y a pas plus de sept mois que je demeure avenue d'Eylau.

—On parle de votre hôtel comme d'une merveille.

—Oh ! c'est aller un peu loin, fit Maurice en riant ; mais si madame la princesse veut bien me faire l'honneur de venir un jour le visiter, elle jugera par ses yeux.

—J'irai certainement, monsieur, et je sais d'avance que je n'aurai qu'à faire l'éloge de votre bon goût.

—Cependant, reprit Maurice en souriant, les personnes qui me connaissent, tout en trouvant mon installation convenable, prétendent qu'une chose, absolument indispensable, disent-elles, manque à ma maison.

—Et cette chose est ?

—Une jeune femme.

—Vos amis ont raison, monsieur, dit la princesse d'un ton sérieux. Pas plus que la femme, l'homme ne peut vivre seul ; son bonheur ne peut être

complet qu'à côté d'une compagne aimée. Excusez-moi si je vous adresse cette question, peut-être indiscrète. Avez-vous déjà aimé, monsieur Vermont ?

—Oui, madame...

—Alors, vous aimez encore ?

—Non, je n'aime plus.

Vous n'êtes que depuis quelques mois à Paris et déjà, tout le monde fait votre éloge ; on connaît votre générosité, on sait que vous faites beaucoup de bien ; oui, vous serez aimé comme vous méritez de l'être, non parce que vous êtes riche, mais parce que vous êtes bon. Vous avez une grande fortune, n'est-ce pas ?

—C'est une question d'appréciation, madame ; il y a des gens qui se croient pauvres avec plusieurs millions. Quant à moi, qui ai vu la misère de très près, je me trouverais encore grandement partagé avec beaucoup moins que ce que je possède.

La princesse le regarda avec étonnement.

—Vous avez connu la misère ? fit-elle.

—Oui, madame. Je n'ai aucune raison de le cacher. Je me suis couché plus d'une fois sans avoir dîné et sans savoir si je déjeunerais le lendemain.

—On m'avait dit que vous étiez venu en France après avoir perdu vos parents en Amérique.

—J'ai, en effet, perdu ma mère en Amérique.

—Vous êtes Français ?

—Oui, madame, et c'est pour cela que, il y a trois ans, je suis revenu en France, à Paris, où je suis né. C'est alors que je me suis trouvé dans une situation extrêmement difficile et pénible, cherchant vainement un emploi, obligé de me faire copiste à dix centimes l'heure. Enfin, c'était une ressource, je ne voulais pas mourir de faim.

—Eh bien, monsieur Vermont, on croit généralement que vous êtes revenu d'Amérique avec toutes vos richesses.

—Je laisse croire, madame la princesse, répondit Maurice en souriant : je n'ai pas besoin de faire connaître à tout le monde comment, un jour, la fortune est venue me trouver, comme si elle descendait du ciel. Ce jour-là, madame, las de la vie, désespéré, j'allais me brûler la cervelle.

—Oh ! fit la princesse avec effroi.

—Je tenais l'arme chargée, continua Maurice ; la fortune sous la figure d'une vieille femme, qui me sert de mère aujourd'hui, que j'aime et que je vénère, me l'a arrachée des mains.

—Le père de ma mère, que, ni elle ni moi n'avons connu, — il y a là un drame de famille dont je me suis juré à moi-même de garder le secret, — s'était établi dans l'Inde, au Bengale ; c'est là qu'il fit cette fortune qui est la mienne aujourd'hui. Pendant des années elle est restée entre les mains de cette vieille femme dont je viens de vous parler.

—Mon aïeul la lui avait confiée en lui dictant ses dernières volontés. Je ne vous dirai pas toutes les recherches qui furent faites pour retrouver, ma mère et moi ; c'est toute une histoire qui serait trop longue à raconter. Enfin, un jour, au moment où elle s'y attendait le moins, un jeune homme que le hasard m'avait fait rencontrer à Paris et qui est resté mon meilleur ami, donna mon adresse à l'exécutrice testamentaire de mon grand-père.

—Le lendemain, elle arriva rue Durantin, où je demeurais, une seconde peut-être avant que je ne misse fin à mes jours. Ah ! je n'oublierai jamais ses paroles : " Vous étiez désespéré, m'a-t-elle dit, je vous apporte l'espoir. Tout à l'heure vous étiez vaincu, je vous apporte la triomphe. Vous êtes pauvre, je vous apporte la richesse." Voilà comment, en un clin d'œil, de gueux que j'étais, je devins millionnaire.

—C'est merveilleux ! s'écria la princesse ; on se croirait dans le domaine du fantastique.

—Pendant une heure, reprit Maurice, je crus moi-même à un conte de fée. Mais il fallut bien me rendre à l'évidence, quand on me mit en mains les millions, qu'on me montra mes fermes et que j'entraï en maître dans un magnifique château.

—Eh bien, monsieur Vermont, si d'après cela vous doutiez du bonheur, vous seriez un ingrat envers lui, qui a déjà tant fait pour vous.

La conversation changea et, pendant une heure encore, ils parlèrent de l'Amérique, de la Russie, de Saint-Petersbourg, et surtout de Paris.

Maurice ne put s'empêcher de remarquer que la

jeune femme parlait de tout et sur tout avec une assurance qui attestait une instruction réelle ; que malgré sa jeunesse elle avait une grande expérience, et que, pour une princesse russe, elle connaissait parfaitement la vie parisienne.

La causerie avait été animée, souvent spirituelle et tour à tour grave et légère. Ils ne s'étaient pas aperçus que la grande aiguille de la pendule avait fait deux fois le tour du cadran.

Six heures sonnèrent, Maurice se leva pour se retirer.

—Madame la princesse, dit-il, je vous remercie de l'accueil gracieux que vous m'avez fait : si vous voulez bien m'y autoriser, j'aurai l'honneur de venir quelquefois pour vous présenter mes hommages respectueux.

—Je serai toujours charmée de vous recevoir, répondit-elle.

Ils se saluèrent et Maurice sortit du boudoir.

Il était tout étourdi, comme si le parfum de violette l'eût enivré. Dans la rue cette espèce d'ivresse ne se dissipa point. Le timbre harmonieux de la voix de la jeune femme frappait toujours son oreille. Une étrange sensation de plaisir faisait courir un frémissement dans tous ses membres. Il entra chez lui rêveur, mais enchanté d'avoir vu et admiré la belle princesse Ramidoff.

—Oh ! la charmante femme, pensait-il ; elle est vraiment adorable ! C'est certainement la plus ravissante beauté qu'il y ait, je ne dis pas seulement en France, mais dans le monde entier. Quel âge peut-elle avoir ? Oh ! elle n'a guère plus de vingt ans, et elle est veuve !

Dans ce mot " veuve " prononcé par Maurice, il y avait déjà une foule de pensées.

Il se coucha de bonne heure. Les songes les plus souriants, les plus roses, bercèrent son sommeil, et il n'y en eut pas un seul qui ne lui fit voir la princesse Olga dans un ruissellement de lumière.

Le lendemain, sans s'être donné rendez-vous, mais comme s'ils s'étaient cherchés, ils se rencontrèrent dans une allée du Bois. Elle était en voiture, il était à cheval. Ils se saluèrent, en échangeant un regard. Le cœur de Maurice battait très fort. Il se disait :

—C'est bien ainsi, souriante et radieuse, que je l'ai vue toute la nuit dans mes rêves.

Pendant une demi-heure, le cheval de Maurice suivit la calèche de la princesse. Le jeune homme ne parut s'en apercevoir que sur la place de l'Etoile, au moment de rentrer.

Le surlendemain, il fit une seconde visite à la princesse Ramidoff. Les deux jours qui suivirent il y retourna encore. Depuis sa première visite, il n'avait plus eu une seule pensée pour Georgette. Il ne pouvait déjà plus se méprendre sur la nature de ses sentiments ; il était éperdument amoureux. Ce nouvel amour ne ressemblait pas à l'amour si doux, si calme et si pur que lui avait inspiré Georgette ; c'était une passion ardente, désordonnée, nerveuse, irritante, qui s'emparant de son être, le tenait constamment dans un état de fièvre et de vertige.

—Elle est veuve ! se dit-il encore.

Cela voulait dire :

—Elle peut devenir madame Maurice Vermont.

Mais il lui restait à savoir deux choses : s'il était aimé et si la belle Olga consentirait à perdre son titre de princesse.

Le pauvre Maurice était loin de se douter qu'il subissait à son tour la fascination aussi étrange que terrible de ce même regard qui avait tué Henri de Manoïse et conduit au suicide le marquis de Soubreuil. Rien ne l'avertit, rien ne lui rappela Andréa la Charmeuse.

Il avait chez lui le manuscrit du marquis. L'idée ne lui vint pas de le relire. Comme les autres, il était fatalement entraîné.

A la cinquième visite qu'il fit à la princesse, rendu audacieux par son amour même, il lui avoua qu'il l'aimait. Et sans attendre qu'elle lui fit connaître par un mot ou un signe si sa déclaration était bien ou mal accueillie, il lui demanda brusquement, mais toutefois d'un ton très respectueux, si elle voulait être pour lui cette compagne sans laquelle aucun bonheur ne peut être complet.

Elle avait baissé la tête. Et quand il eut cessé de parler, elle resta silencieuse :

—Vous ne me répondez pas, dit-il d'une voix pleine d'anxiété.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme. Elle paraissait très émue.

— Si vous saviez comme je vous aime ! lui dit-il tout bas, avec un accent passionné.

Elle tressaillit, se leva et fit quelques pas dans le salon. Puis, se tournant vers le jeune homme, dont le regard attristé l'interrogeait :

— Non, non, lui dit-elle, je ne peux pas vous répondre ; il y a dans mon cœur, dans mon esprit, dans ma pensée, un trouble extraordinaire.

— Ah ! vous m'aimez, s'écria-t-il, vous m'aimez !

— Monsieur Maurice, répondit-elle, je ne peux rien vous dire encore ; ce que j'éprouve en ce moment m'effraye ; laissez-moi me reconnaître.

— Olga, ma chère Olga, je vous quitte, mais demain...

— Monsieur Maurice, l'interrompit-elle vivement, donnez-moi quelques jours.

— Oh ! je vous aime trop pour vouloir vous contrarier. C'est aujourd'hui samedi, je reviendrai mercredi.

— Eh bien, oui, revenez mercredi.

Un instant après, quand elle se trouva seule :

— Ah ! je l'aime, lui, je l'aime ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

Et, ne pouvant plus les retenir, ses larmes coulèrent en abondance.

V

Maurice se levait de bonne heure, et maintenant qu'il faisait grand jour à cinq heures du matin, il montait à cheval à six et allait courir aux environs de Paris pendant deux ou trois heures. Ces promenades matinales lui faisaient éprouver un grand bien-être ; aussi jouissait-il d'une merveilleuse santé.

En rentrant, il prenait une tasse de café au lait ; le facteur de la poste arrivait, il lisait ses lettres et presque toujours répondait aussitôt. Lire et répondre devenait pour Maurice une véritable occupation, car le nombre de lettres qui lui étaient adressées augmentait chaque jour. Quand on est jeune et millionnaire et qu'on est en même temps un homme bienfaisant, on ne peut pas manquer d'être assiégé par la foule des solliciteurs de toutes les espèces. Il n'en pouvait être autrement pour Maurice, qui s'était fait connaître surtout par ses libéralités.

Or, un matin, comme d'habitude, Joseph apporta à son maître son courrier dans une petite corbeille artistement fabriquée avec du fil d'argent. La corbeille était presque pleine.

— Tout cela ? fit Maurice.

— Monsieur sera forcé bientôt de prendre un secrétaire, répondit le valet de chambre.

— J'y ai déjà pensé, mais j'attendrai encore. Du reste cette lecture de lettres, que je fais tous les matins, ne manque pas d'un certain agrément.

Le domestique s'étant retiré, le jeune homme versa les lettres sur son bureau et les éparpilla devant lui. Il y en avait une trentaine. Il en ouvrit successivement quelques-unes, qu'il lut en fronçant les sourcils ou avec un sourire dédaigneux et qu'il jeta à ses pieds après les avoir déchirées.

— Si elles sont toutes du même genre, murmura-t-il, je pourrais me dispenser de voir les autres.

Et il mit la main sur les lettres, comme s'il allait les prendre et les jeter dans le foyer de la cheminée.

A ce moment une porte s'ouvrit doucement derrière lui, et Manette Biron entra dans le cabinet.

— Bonjour, Maurice, dit-elle.

Le jeune homme se leva avec empressement et, s'étant avancé vers la vieille femme, il lui mit un baiser sur le front.

— Je ne te dérange pas ? lui demanda-t-elle.

— Vous ne me dérangez jamais, ma mère ; vous le savez bien. Venez vous asseoir là, dans ce bon fauteuil.

Et quand elle fut installée dans le fauteuil et qu'il lui eut mis un coussin sous les pieds, il reprit :

— Comment avez-vous passé la nuit ? avez-vous bien dormi ?

— Je n'ai fait qu'un somme, mon ami, et je ne sens plus ce matin la fatigue du voyage. Ah ! dame, continua-t-elle en souriant, on est mieux dans ton bel hôtel que dans ma pauvre cabane des Huttes.

— Aussi, pourquoi voulez-vous toujours y rester ?

— Pourquoi ? Parce que pour moi elle est pleine de pieux souvenirs ; parce que c'est là que je suis venue au monde et que je veux y mourir.

— Soit, Manette ; c'est ce que vous m'avez répondu déjà lorsque, voyant que vous ne vouliez pas venir demeurer avec moi à Paris, je vous ai priée de vous installer tout à fait à Salerne ; mais puisque vous ne voulez pas vous éloigner de votre montagne, pourquoi ne faites-vous pas construire une maison à la place de la cabane ?

— Je le pourrais, rien ne m'empêcherait non plus de prendre des gens pour me servir ; mais j'ai d'autres idées. Quand on a mon âge, on ne se défait plus de ses habitudes. Pour d'autres gens de Marangue, Maurice, je veux rester jusqu'à mon dernier jour la pauvre rebouteuse, la vieille sorcière. Tout en faisant tout le bien que je peux, je veux économiser et augmenter encore la part que j'ai gardée de la fortune du docteur Grandier. Tu connais déjà quelques-unes de mes affections, je veux faire riches les enfants que j'aime. Ce que je veux construire, Maurice, c'est plusieurs fortunes. Si je faisais bâtir, comme tu me le conseilles, j'aurais une belle maison ; oui, mais ce ne serait qu'une maison, et ce que j'aime au hameau de la montagne, c'est ma cabane !

Elle essuya ses yeux qui s'étaient remplis de larmes.

— Je vous ai attristée, pardonnez-moi, dit Maurice en lui prenant la main.

— Enfant, en quoi tes paroles affectueuses auraient-elles pu me faire de la peine ? Mes larmes ont une autre cause. Mais, pendant les quelques jours que je vais passer avec toi, je veux être gaie. Voyons, que faisais-tu quand je suis entrée ?

— Voyez, je dévouillais ma correspondance ; j'ai encore toutes ces lettres à lire.

— Il me semble que tu en reçois beaucoup.

— C'est vrai, car il y en a que leurs auteurs pourraient se dispenser d'écrire.

— Veux-tu parler de celles-là, que je vois en morceaux sous tes pieds ?

— Oui.

— Maurice, tu reçois donc des lettres auxquelles tu ne réponds pas ?

— Oui, Manette, souvent.

— Ah !... je croyais que la politesse exigeait toujours qu'on répondit à une lettre.

— Non, Manette, pas toujours.

— Tu sais, Maurice, c'est une idée à moi ; je peux bien avoir tort.

— Voulez-vous que je vous en lise quelques-unes ? Vous jugerez vous-même.

— Tu peux lire, Maurice, j'écoute.

Le jeune homme ouvrit une lettre et lut :

Madame Ducastel serait heureuse si monsieur Maurice Vermont voulait bien lui faire l'honneur de venir dîner chez elle lundi prochain, à six heures.

— C'est une invitation très aimable, dit Manette.

— Oui, répondit Maurice ; seulement, je ne connais pas cette madame Ducastel, je n'ai même jamais entendu parler d'elle.

— Et elle t'invite à dîner ?

— Vous venez d'entendre. Dois-je répondre à cette lettre ?

— Déchire, Maurice, déchire, dit Manette.

Les morceaux tombèrent sur le parquet.

Maurice lut :

Madame la baronne de Giroven a l'honneur d'informer monsieur Maurice Vermont qu'elle reçoit tous les mercredis, et elle espère le voir à sa prochaine soirée. On fait de la musique, on danse et on joue.

— Eh bien, dit le jeune homme, je ne connais pas plus cette baronne de Giroven que je ne connais madame Ducastel, et je crois qu'elle serait bien embarrassée si elle avait à donner quelques renseignements sur ses ancêtres.

— Je comprends, dit Manette ; déchire, Maurice. Et la lettre de la baronne alla rejoindre les précédentes :

Monsieur,

J'ai entendu dire de vous un si grand bien, et on m'a fait de M. Maurice Vermont un portrait si séduisant, que je désire vivement vous connaître. Je vous attendrai demain à partir de deux heures. Demandez madame de Sainte-Claire, rue de l'Arcade, 32.

— Déchire, déchire ! s'écria Manette. C'était déjà fait.

Monsieur,

Je débute ce soir au théâtre des Folies ; j'ai un joli rôle, et il y a des moments où je suis réellement très bien. Ce serait un grand plaisir pour moi de savoir que vous assistez à la représentation, et que vous voulez bien apprécier mon talent. Je sais que vous avez beaucoup d'influence dans le monde artistique et j'ai besoin d'être encouragée.

FLEURETTE.

— Voilà ce que c'est que d'être millionnaire, fit Maurice en souriant. Je déchire, n'est-ce pas ?

— Et tout à l'heure au feu pour qu'il n'en reste rien.

— Chaque jour à Paris, reprit Maurice, chaque jour, on distribue des lettres semblables, adressées à des hommes qui ont de la fortune ou une grande réputation par des dames Ducastel, des baronnes d'occasion et des Fleurettes plus ou moins protégées. C'est une des attractions de l'or ou de la célébrité.

— C'est triste ! dit Manette.

— C'est égal, fit Maurice en déchirant la lettre de l'actrice, pour une débutante, mademoiselle Fleurette n'est pas précisément une novice. En voici une autre ; cette fois, c'est un homme qui écrit. Il lut :

Monsieur,

Vous êtes très riche et vous savez, ce qui est rare, faire un noble emploi de votre fortune. Je sais qu'on ne fait jamais un vain appel à votre cœur quand il s'agit d'une bonne œuvre...

— C'est très bien, cela, dit Manette.

— Attendez, dit Maurice.

Il continua :

En encourageant et en venant en aide à un pauvre inventeur qui a fait une découverte merveilleuse, unique, vous ne faites pas seulement une bonne œuvre ordinaire, monsieur, vous rendez à la France un immense service et votre nom serait placé le premier parmi ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Monsieur, j'ai trouvé le moyen, vainement cherché jusqu'à ce jour, de diriger les ballons à travers les airs. Comme tout ce qui est du génie de l'homme, mon système est des plus simples : il consiste à atteler plusieurs aigles apprivoisés à la nacelle du navire aérien. Du reste, je vous soumettrai tous mes plans et vous expliquerai les combinaisons mécaniques de l'attelage de mes oiseaux. C'est une révolution dans les airs, monsieur.

Je viens vous demander, avec la certitude que vous ne laisserez pas échapper cette occasion de vous couvrir de gloire, cinquante mille francs qu'il me faut pour fabriquer mon aérostat, me procurer des aigles et faire mes premières expériences. Votre reconnaissant et bien dévoué,

LUCIDON, inventeur célèbre.

— Je n'ai rien à dire de cette lettre, Maurice, ces questions-là sont au-dessus de mon intelligence. Je trouve seulement que cette personne dispose un peu légèrement de la fortune d'autrui. On ne demande pas comme cela cinquante mille francs.

— Oh ! il aurait pu dire aussi bien cent mille ou deux cent mille francs.

— Est-ce que tu vas lui donner ce qu'il te demande ?

Maurice se mit à rire et déchira la lettre.

— Pourquoi la déchires-tu ? demanda Manette.

— Parce que je ne veux pas y répondre. M. Lucidon, inventeur célèbre, qui l'a écrite, est un pauvre fou. Nous n'avons pas fini, voulez-vous que je continue ?

— Non, répondit Manette, je suis suffisamment édifiée comme cela. Et c'est tous les jours ainsi ?

— Non, heureusement.

Il remua les lettres, regardant l'écriture de chaque suscription.

— Ah ! s'écria-t-il joyeusement, je vais encore vous lire celle-ci, et je suis sûr d'avance qu'elle vous fera plaisir.

— De qui est-elle ?

— De Georges.

— De ton ami, de ton frère... Oh ! tu as raison, Maurice, je vais être bien heureuse d'avoir de ses nouvelles.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.